

Ludmilla Evdokimova
Institut de littérature mondiale
Académie des Sciences de Russie



Résumé : *Les définitions des arts de langage (comprenant la grammaire et la rhétorique, parfois la dialectique et la poétique) font partie des encyclopédies des XIIIe-XVe siècles. Le contenu de chaque art dépend de la place qu'il tient dans le système du savoir. En même temps, il est possible de distinguer, derrière les systèmes de philosophie, un contexte littéraire : l'auteur de l'encyclopédie est nourrie par une tradition littéraire et il a une certaine vision de la perfection poétique. En comparant les encyclopédies d'Isidore de Séville et de Brunet Latin nous démontrons que leurs systèmes philosophiques sont en corrélation avec leurs goûts littéraires.*

Mots-clés : *grammaire, rhétorique, dialectique, poétique, philosophie, encyclopédie, XIIIe-XVe siècles*

Abstract : *The definitions of the arts of language (comprising grammar and rhetoric, but sometimes also including dialectics and poetics) form the part of the XIIIth-XVth centuries' encyclopedias. The contents of every art depend primarily on the place it holds within the general system of knowledge. However, within this philosophical framework one can also distinguish some literary background: the authors of the encyclopedias were brought up within a literary tradition and, therefore, had certain ideas of poetic perfection. That is the point of our paper: taking the works of Isidore of Seville and Brunet Latin as an example and contrasting them with each other, we wish to demonstrate the correlation existing between their philosophical outlook, on the one hand, and their literary tastes, on the other.*

Key words : *Grammar, rhetoric, dialectics, poetics, philosophy encyclopedia, XIII-XVth centuries*

Les définitions des arts de langage, « artes sermocinales » (comprenant nécessairement la grammaire et la rhétorique, parfois la dialectique, ainsi que la poétique mentionnée comme un art indépendant) font partie des sommes de philosophie, autrement dit, des encyclopédies des XIIIe-XVe siècles. Le contenu de chaque art dépend, tout naturellement, de la place qu'il tient dans le système du savoir. En même temps, il est possible de distinguer, derrière les systèmes de

philosophie, un contexte littéraire : l'auteur de telle ou telle encyclopédie est nourrie par une tradition littéraire et il a une certaine vision de la perfection poétique. En comparant deux encyclopédies - les *Etymologies* d'Isidore de Séville et le *Tresor* de Brunet Latin - nous allons essayer de démontrer que les systèmes philosophiques de ces auteurs sont en corrélation avec leurs goûts littéraires.

Rappelons qu'on oppose d'habitude la classification platonicienne et aristotélicienne des sciences et des arts. Suivant la première, il en existe trois types : ceux qui étudient la nature, ceux qui aident à décrire les mœurs, enfin, les sciences rationnelles. Selon la seconde classification, on distingue les sciences théoriques et pratiques. Durant le Moyen Age, ces deux classifications se combinent d'une manière éclectique ; les sciences rationnelles, qui comprennent la dialectique et la rhétorique, apparaissent tantôt comme une méthode universelle applicable à l'ensemble du savoir, tantôt comme un domaine autonome. Au milieu du XIIIe siècle, la classification aristotélicienne devient plus répandue. La dialectique perd le rôle de la méthode universelle et devient un des arts de langage qui, eux, font parties des sciences pratiques et se soumettent soit à l'éthique, soit à la politique. Les arts de langage acquièrent, par cela même, les fonctions pragmatiques - sociales ou morales¹.

La façon de définir la dialectique est intimement liée, semble-t-il, à la vision de la poésie parfaite. Dans les cas où l'auteur d'une encyclopédie considère la dialectique comme une méthode universelle, tout en adoptant la classification platonicienne des sciences, il représente l'œuvre idéale comme un poème philosophique consacré à l'homme et à l'univers. Cette vision de la poésie transparait, à mon avis, dans les *Etymologies* d'Isidore ; elle n'est pas caractéristique de la fin du Moyen Age. Un débat indirect qu'engage Brunet Latin avec les *Etymologies* en est la preuve.

Comme la plupart d'auteurs des sommes médiévales, dans les *Etymologies*, Isidore essaie d'unir, d'une manière éclectique, les classifications platonicienne et aristotélicienne. J. Mariétan démontre qu'Isidore puise les définitions des sciences dans l'ouvrage de Cassiodore *De artibus ac disciplinis liberalium litterarum*². En reprenant les définitions de Cassiodore, Isidore établit entre les éléments des théories diverses d'autres proportions : il mentionne la classification d'Aristote, mais il donne sa préférence à celle de Platon ; comme plusieurs chercheurs le signalent, dans ce choix, l'autorité de saint Augustin joue le rôle essentiel³. Dans le chapitre *De la définition de la philosophie* Isidore caractérise, d'une manière assez développée, trois espèces de la philosophie : celle de la nature (« physica »), celle des mœurs (« ethica »), enfin, la connaissance rationnelle (« logica »). Cette dernière permet d'établir la vérité lorsqu'on discute les causes de tous les phénomènes de la nature, aussi bien que des mœurs : « Philosophiae species tripartita est : una naturalis, quae Graece Physica appellatur, in qua de natura inquisitione disseritur ; altera moralis quae graece Ethica dicitur, in qua de moribus agitur ; tertia rationalis, quae Graeco vocabulo Logica appellatur, in qua disputatur quae admodum in rerum causis vel vitae moribus veritas ipsa quaeratur. In Physica igitur causa quaerendi, in Ethica ordo vivendi, in Logica ratio intelligendi versatur » (lib. II, 24)⁴. A la fin du même chapitre, Isidore, en faisant référence à d'autres philosophes, cite des classifications du savoir qu'il considère comme secondaires et il mentionne la division des sciences en spéculatives (« inspectiva ») et pratiques (« actualis ») qui remonte à Aristote.

D'après Isidore, la connaissance hypothétique de certains phénomènes de la nature (en particulier, des étoiles et des planètes) fait partie de la « physique » : « Il existe deux genres de la connaissance : scientifique et hypothétique. On parle de la science quand on perçoit un objet d'une manière certaine, et de la supposition, lorsqu'il est impossible de le voir clairement et nulle opinion ne semble évidente. Ainsi, par exemple, quand on discute les dimensions du soleil : est-il tel comme nous le voyons ou bien est-il plus grand que la terre ; de la même manière, s'il s'agit de la lune : est-elle ronde ou concave, et lorsqu'on parle des étoiles : sont-elles attachées au firmament ou se déplacent-elles dans l'air librement. Concernant le ciel : est-il grand, de quelle matière il se compose, est-il immobile et repose-t-il tranquillement, ou tourne-t-il à toute vitesse. Quelle est l'épaisseur de la terre...»⁵.

Les jugements d'Isidore sur la dialectique remontent aussi aux théories diverses : il réunit la doctrine aristotélicienne de la dialectique envisagée comme méthode universelle à la définition cicéronienne de la dialectique comme discipline auxiliaire de la rhétorique. Il découle des deux définitions de la « logique » qu'elle représente pour Isidore une méthode universelle : « La logique est la science qui apprend à l'homme comment établir la vérité en discutant les causes des tous les phénomènes et des mœurs humaines »⁶. Le rôle analogue de la « logique » est manifeste dans un passage où Isidore évoque le nom de Platon, fondateur de cette science : « *Logicam, quae rationalis vocatur, Plato subiunxit, per quam, discussis rerum morumque causis, vim earum rationabiliter perscrutatus est, dividens eam in Dialecticam et Rhetoricam* »⁷.

La rhétorique isidorienne comprend, elle aussi, des éléments hétérogènes : d'une part, Isidore définit la rhétorique comme une science morale, qui sert au bien et, d'autre part, on y distingue l'idée aristotélicienne, suivant laquelle c'est une science de persuader, indépendante de l'éthique. Dans le chapitre consacré à la rhétorique et à la dialectique Isidore affirme, en accord avec la tradition romaine, que la rhétorique sert à persuader les hommes de faire ce qui est juste et bon ; de plus, il écrit que la rhétorique s'occupe uniquement des questions civiles⁸. D'autre part, la rhétorique et la dialectique sont proches l'une de l'autre, et elles s'opposent à la grammaire ; les deux premières sont étudiées ensemble, tandis qu'un livre à part est consacré à la grammaire. La rhétorique et la dialectique utilisent le même instrument - le syllogisme.

Ce rapprochement des deux disciplines est en accord avec le chapitre *De la définition de la philosophie* où elles sont considérées comme deux branches de la « logique ». Ainsi, la rhétorique - dans cette dernière qualité - sert à établir les « causes des tous les phénomènes et des mœurs », autrement dit, elle permet de décrire et, en même temps, de comprendre les phénomènes naturels et sociaux, à l'aide des raisonnements enchaînés les uns aux autres.

La grammaire et la rhétorique isidorienne, étroitement liées entre elles, couvrent le domaine de la poétique qui n'a pas de statut d'une science indépendante. Dans le chapitre de la grammaire, Isidore énumère les tropes, il définit la forme-vers et la forme-prose, ainsi que certains genres et types de vers. Dans le chapitre de la rhétorique, Isidore mentionne l'éloquence démonstrative et il confirme ses thèses à l'aide des exemples tirés de l'*Enéide*. Il énumère de nouveau des figures rhétoriques (en constatant que certaines sont déjà citées dans le chapitre

de la grammaire) et il expose la doctrine du décorum, ainsi que celle des trois styles, capitales pour les littératures de l'Antiquité et du Moyen Âge. Ainsi, étant subordonnée à la rhétorique, ne serait-ce que dans une certaine mesure, la poésie, elle aussi, discute «les causes des tous les phénomènes». Il s'ensuit que, pour Isidore, l'œuvre littéraire parfaite est un poème philosophique consacré à la nature et à l'homme. La place que la rhétorique et la dialectique tiennent dans le système du savoir isidorien fait transparaître, à notre avis, ses goûts littéraires.

Notre supposition est confirmée par l'étude de la bibliothèque d'Isidore et de l'ensemble des livres qu'il ait pu lire, effectuée par J.Fontaine. Les noms des anciens auteurs, ainsi que les citations de leurs oeuvres qu'on trouve dans les *Etymologies* proviennent pour la plupart des scholies et des manuels tardifs. Toutefois, Isidore connaît certains auteurs directement ; ce sont Virgile, Ovide, Martial et aussi Lucrèce. Le poème de Lucrèce ne fut pas oublié dans l'Espagne wisigothique : en témoignent le traité d'Isidore *De natura rerum* (*De la nature des choses*), dédié au roi Sisebut, ainsi que le poème du roi consacré aux éclipses solaires (*De eclipsibus - Des éclipses*). Comme J.Fontaine le note, la langue de ces œuvres est proche de celle de Lucrèce. Certains passages de *De natura rerum* résument des vers du poème ancien ; le nom Lucrèce y est cité⁹. Ainsi, Lucrèce, est l'un des auteurs, semble-t-il, qu'Isidore connaît et apprécie.

Le poème de Lucrèce est conforme à la définition isidorienne de la rhétorique comme branche de la science rationnelle qui aide à comprendre l'essence des phénomènes naturels ; il existe donc un rapport entre les goûts littéraires d'Isidore et la place que les arts de langage tiennent dans son encyclopédie. Dans son poème, Lucrèce établit la vérité à l'aide des raisonnements logiques : il réfute les opinions fausses, démontre la véracité de son point de vue, cite les preuves. Dans bien de passages du poème, il affirme que le raisonnement logique représente la voie par laquelle on accède à la connaissance véridique du monde :

Qua propter, quamvis causando multa moreris,
esse in rebus inane tamen fateare necessest.
multaque praeterea tibi possum commemorando
argumenta fidem dictis conradere nostris.
verum animo satis haec vestigia parva sagaci
sunt, per quae possis cognoscere cetera tute.
namque canes ut montivagae persaepe ferai
naribus inveniunt intactas fronde quietes,
cum semel institerunt vestigia certa viai,
sic alid ex alio per te tute ipse videre
talibus in rebus poteris caecisque latebras
insinuare omnis et verum protrahere inde.
(Lucretius, *De rerum natura*, I, v.398-409)¹⁰.

La classification des sciences que Brunet Latin propose dans son encyclopédie *Tresor* (vers 1263) est basée sur d'autres principes ; la place des arts de langage n'est pas la même. Cette classification reflète une vision différente des buts de la littérature et une autre image du poème parfait¹¹. Dans l'article de J.-C.Mühlethaler, le système du savoir de Brunet est mis en rapport avec la « poésie engagée » française du XIV^e siècle¹². Nos remarques sur Brunet Latin complètent cet article ; il nous semble important de signaler la différence entre Isidore et Brunet et de mettre en valeur

les traits spécifiques de l'art poétique, caractéristiques de la fin du Moyen Age.

Brunet distingue trois types de la connaissance : « théorique », « pratique » et « logique » ; cette division tripartite de la philosophie s'appuie, elle aussi, sur les ouvrages d'Aristote et elle est connue au Moyen Age, à côté du schéma binaire. Grâce à la connaissance théorique (qui englobe la théologie, les sciences de la nature et les mathématiques) l'homme apprend à connaître « la nature de toutes choses celestiaus et terrienes »¹³. Les sciences pratiques comprennent l'éthique, l'économie et la politique. A la suite d'Aristote, Brunet croit que la politique est la plus noble des sciences pratiques, puisqu'elle apprend à diriger les autres; pour cette raison, tous les arts et tous les métiers nécessaires à l'homme sont subordonnés à la politique, assure Brunet¹⁴. Brunet distingue les « arts mécaniques » (c'est-à-dire, les métiers) et les arts de langage (« artes sermocinales ») ; ces derniers comprennent la grammaire, la dialectique et la rhétorique. La dialectique figure dans la classification de Brunet en qualités différentes. Etant un art de langage, la dialectique apprend à argumenter¹⁵.

Cette classification évoque, par certains traits, celle que Hugues de Saint-Victor propose dans son *Didascalicon*. Hugues distingue quatre espèces de philosophie : « théorique », « pratique, « mécanique » et « rationnelle », en désignant cette dernière aussi comme « science de langage » (« sermocinalis scientia ») ; elle englobe la grammaire, la dialectique et la rhétorique¹⁶. Hugues est le premier à introduire dans son encyclopédie les métiers; il oppose, lui aussi, la science de langage aux métiers. Pourtant, il existe une différence considérable entre deux classifications, car Brunet subordonne les sciences mécaniques et celles de langage à la politique, qui, à son tour, fait partie de la connaissance pratique.

Les différences entre deux systèmes du savoir s'expliquent, en particulier, par le fait que Brunet subit une influence directe d'Aristote. C. Marchesi démontre que l'une des sources du *Tresor* fut la traduction abrégée, de l'arabe en latin, de l'*Ethique de Nicomaque* d'Aristote (1243-1244) connue sous le titre de la *Translatio Alexandrina* (*Traduction alexandrine*)¹⁷. Brunet Latin y emprunte l'idée de la supériorité de la politique par rapport à d'autres sciences pratiques ; il y trouve la thèse selon laquelle la rhétorique se soumet à la politique¹⁸. Pourtant, ce sont les seuls éléments de la doctrine d'Aristote relative à la rhétorique que Brunet utilise. Le livre de la *Rhetorique* que le *Tresor* comporte représente essentiellement la traduction libre du traité de Cicéron *De l'invention*. Brunet est loin de croire, avec Aristote, que la rhétorique et la dialectique sont les sciences universelles, applicables à plusieurs domaines. Il s'oppose à cette doctrine et il limite le nombre des sujets qui conviennent à l'orateur. Ainsi, à la suite de Cicéron, Brunet combat l'opinion d'Hermagore selon laquelle la rhétorique discute des questions générales qui ne touchent pas les intérêts de telle ou telle personne (I, 8, 9-19). Il est curieux de suivre comment Brunet transforme l'original : parmi les questions qui, selon Cicéron, n'appartiennent pas à la rhétorique, il mentionne celles qui concernent l'ordre de l'univers (« de la grandour dou soleil et de la fourme dou firmament ») et il en omet d'autres (« Est-il un bien plus grand que la vertu ? Le témoignage des sens est-il véritable ? »). Cette transformation n'est pas fortuite : l'art rhétorique de Brunet est beaucoup moins limité que celui de Cicéron, et les questions du « bien » et de la « vertu » appartiennent, selon lui, à la rhétorique. Il semble, par suite, que Brunet n'est pas d'accord uniquement avec ceux qui confient aux orateurs les questions relatives au firmament et aux étoiles.

<p>Cicero, <i>De Inventione</i>, I, 8, 1-19</p> <p>Nam Hermagoras quidem nec quid dicat attendere nec quid polliceatur intellegere videtur, qui oratoris materiam in causam et questionem dividat, causam esse dicat rem, quae habeat in se controversiam in dicendo positam cum personarum certarum interpositione; quam nos quoque oratori dicimus esse adtributam nam tres eas partes, quas ante diximus, subponimus, iuducialem, deliberativam, demonstrativam. Questionem autem eam appellat, quae habeat in se controversiam in dicendo positam sine certarum personarum interpositione, ad hunc modum: «equid sit bonum praeter honestatem?» «verine sint sensus?» «quae sit mundi forma?» «quae sit solis magnitudo?» Quas questiones procul ab oratoris officio remotas facile omnes intellegere existimamus; nam quibus in rebus summa ingenia philosophorum plurimo cum labore consumpta intellegimus, eas sicut aliquas parvas res oratori adtribuere magna amentia videtur.</p> <p>Cicéron, <i>De l'Invention</i>, I, 8, 1-19</p> <p>Car il me semble qu'Hermagoras ne pense pas à ce qu'il dit, et ne comprend pas la portée de sa promesse, quand il divise la matière de la rhétorique en deux parts : la cause et la question. Il appelle cause une discussion à soutenir par la parole avec intervention de personnes déterminées. Je la mets comme lui dans le domaine de l'orateur, par la division [de la rhétorique - L.E.] que j'ai déjà établie en trois genres, démonstratif, délibératif, judiciaire. Il nomme question un point à discuter par la parole, mais sans intervention de personnes ; par exemple : « Est-il un bien plus grand que la vertu ? Le témoignage des sens est-il véritable ? Quelle est la forme du monde ? Quelle est la grandeur du soleil ? » Tout le monde comprend sans doute que de pareils sujets n'entrent point dans le partage de l'orateur, et que c'est une grande folie de lui donner à traiter comme des points ordinaires ces hautes questions sur lesquelles se sont consumés le génie et la patience des plus grands philosophes¹⁹.</p>	<p>Brunet Latin, <i>Li Livres dou Tresor</i> (op.cit., p.319)</p> <p>Ermagoras dist que ceste matire est es causes et es questions, et disoit que causes sont ce de qui li parleors sont en contens d'aucunes certaines gens ou d'aucunes choses certaines, et de ce ne disoit il mie mal ; mais il disoit que questions est çou sour quoi li parleor sont en content sans nomer certaines gens en autre chose ki apartiegne as besoignes certaines, si comme est ore de la grandour dou soleil et de la fourme dou firmament, de ce disoit il trop mal, car teus choses ne convient pas as gouverneors de cités, ains sont de philosophes ki s'estudient en parfonde clergie.</p> <p>Brunet Latin, <i>Le Livre du Trésor</i> (op. cit., p.319)</p> <p>Hermagore affirme que la rhétorique s'occupe des causes et des questions. Il s'agit des causes lorsque les orateurs engagent un débat qui concerne certaines personnes et certains intérêts, et en ce sens il a raison. De plus, Hermagore dit qu'il existe des questions que les orateurs discutent sans nommer une personne déterminée, ainsi que ses intérêts – comme la question de la grandeur du soleil et de la forme du firmament. Cette fois il n'a pas raison, car les hauts fonctionnaires de l'Etat sont incapables d'en discuter ; ces sujets conviennent uniquement aux philosophes qui aspirent à la sagesse la plus profonde.</p>
---	--

Les objections de Brunet, visent, semble-t-il, non pas Hermagore, avec qui Cicéron engage la polémique, mais - d'une manière indirecte - Isidore, qui, rappelons-le, fait de la rhétorique une science universelle. (Il faut noter que Brunet connaît les *Etymologies* parfaitement : c'est l'une des sources du *Tresor*). La façon de Brunet de traduire une des questions que Cicéron exclut du domaine de la rhétorique confirme notre supposition :

<p>Quae sit mundi forma ? Quelle est la forme du monde ?</p>	<p>de la fourme dou firmament [la question -L.E.] de la forme du firmament</p>
--	--

Cette traduction française, évoque, à notre avis, une des questions d'Isidore qui n'ont pas de réponse certaine - notamment, celle qui concerne « le ciel, ses dimensions et la matière dont il fait » (« caelum ipsum, qua magnitudine, qua materia constat »). Plus loin, Brunet continue à limiter les sujets que l'orateur discute et il exclut ceux qui concernent les phénomènes de la nature, les planètes et les étoiles ; ce dernier passage n'a pas d'équivalent chez Cicéron : « Et tous contens sont apertenant a rectorique [...] non mie des fables et des movemens de la mer, ne dou compas de la terre, ne dou cours des estoiles... »²⁰. Dans ce cas aussi, Brunet a probablement en vue Isidore : la dernière de ces questions, qui restent en dehors de la compétence de l'orateur, est proche de celle formulée par l'auteur des *Etymologies* : « Les étoiles, sont-elles attachées au firmament ou se déplacent-elles dans l'air librement ? » Ainsi, il semble que, selon Brunet, l'œuvre conforme aux règles de la rhétorique ne serait pas un poème consacré aux causes des phénomènes célestes et terrestres.

Chez Brunet le domaine soumis au pouvoir de la rhétorique est beaucoup plus étendu que chez Cicéron. Les auteurs des épîtres et les prêcheurs, le gouverneur de la cité et ses fonctionnaires, enfin chaque homme civilisé suivent les règles de cet art. Dans le livre de l'*Ethique*, qui fait partie du *Tresor* Brunet expose les règles de la conversation admises dans la société - c'est la traduction du traité d'Albertano da Brescia *De arte loquendi et tacendi* (*De l'art de parler et de se taire*, 1245). A la suite d'Albertano, Brunet cite dans cette partie de l'ouvrage certaines recommandations traditionnelles de la rhétorique - celles, en particulier, qui se rapportent à l'action oratoire : les mouvements et les expressions du visage de l'homme qui parle, ainsi que les modulations de sa voix doivent se conformer au sujet de la conversation et aux règles du décorum. Au contraire, la conversation commune du menu peuple et des femmes peu instruites, incapables de participer aux affaires de la cité, n'est pas subordonnée à la rhétorique, affirme-t-il : « la commune parleure des homes qui sont sans faille et sans mestrie, et ce soit loins de nous et remaigne a la nicheté des femes et du menu peuple, car il n'ont que faire des citaines choses »²¹.

Enfin, chez Brunet, certains textes littéraires sont sujets, eux aussi, aux règles de la rhétorique. Le statut du roman et de l'épopée reste pour Brunet incertain. Il indique, d'une part, que des « fables ou ancienes istores »²² ne se rapportent pas à la rhétorique. D'autre part, il mentionne une « istore vieille et usée »²³, lorsqu'il illustre la doctrine du début artificiel et du début naturel ; ainsi, il introduit de nouveau dans le domaine de la rhétorique ce qui auparavant en était exclu. En parlant de l'amplification, Brunet cite le sujet de Tristan et Iseut²⁴ : dans ce cas aussi il préfère considérer le roman médiéval comme un genre sujet aux règles de la rhétorique. Visiblement, Brunet lui-même n'a pas une idée nette concernant les œuvres de cette sorte. D'une part, il suit les poétiques médo-latines du XIIe siècle ; d'autre part, sous l'influence de la doctrine d'Aristote, la rhétorique s'avère liée à la politique, et le roman ou l'épopée du Moyen Age ne rentrent plus dans son cadre. A la différence des œuvres narratives, le statut de la tenson n'est pas ambigu : elle appartient à la rhétorique, puisque là les amants se parlent comme s'ils participaient à un débat²⁵.

Une définition de la rhétorique contenue dans le *Tresor* semble tellement large qu'elle soit applicable à tous les langages sociaux, y compris la littérature. Dans

ce cas Brunet précise que le texte rhétorique vise non seulement à persuader son auditeur, mais il se distingue par son style orné :

« Mais çou que l'om dist de bouche ou que l'om mande par letres apenseement por faire croire, ou par contençon de loer ou de blasmer ou de conseil avoir sor aucune besoigne ou de choses qui requierent jugement, tout çou est de la maniere de la rectorique. Mais tout ce que l'on ne dist artificielement, c'est a dire par nobles paroles, griés et replaines de bonnes sentences, ou par aucunes choses davant dictes, est hors de ceste science et loins de ces riules »²⁶.

Dans ce cas le sujet de la proposition et le complément d'objet direct sont désignés par les pronoms (« on » ; « ce ») - de sorte que la formule devienne très floue. D'autre part, le mot « apenseement » (« avec examen »²⁷), ainsi que la seconde partie de la définition mettent en valeur les qualités esthétiques de l'œuvre « rhétorique ». L'indication que cette œuvre doit contenir des mots du style sublime évoque, par exemple, les goûts littéraires du Roger Bacon. Enfin, la locution « par contençon »²⁸ peut être utilisée au figuré et signifier non pas un débat auquel les orateurs participent, mais la compétition des écrivains - c'est-à-dire, traduire en français le terme latin « aemulatio ».

En ce qui concerne les buts de l'auteur d'un texte « rhétorique », désignés par quelques prédicats (« faire croire », « louer », « blâmer », « tenir conseil »), ils correspondent aux trois genres de l'éloquence : judiciaire, démonstratif et délibératif. Pourtant, les poètes didactiques visent, en règle générale, les mêmes buts. Si les panégyriques représentent au Moyen Age un genre répandu, ce sont les auteurs des poèmes didactiques qui expriment l'intention de blâmer son destinataire ou de lui donner un conseil. Des buts analogues sont quelquefois formulés directement par les auteurs des sirventes et des chançons de la croisade provençaux de l'époque de Brunet Latin - c'est-à-dire, des poèmes largement connus en Italie de la première moitié du XIIIe siècle²⁹. Les sirventes sont nombreux parmi les poèmes provençaux écrits en Italie ou destinés aux seigneurs italiens - à la différence des poèmes lyriques composés à la cour de Sicile de la même époque qui, eux, sont centrés sur le thème amoureux et ont un contenu philosophique et abstrait. Il est probable que les sirventes provençaux représentent une tradition littéraire que Brunet a en vue, lorsqu'il écrit le livre de la *Rhetorique*.

Brunet lui-même compose une œuvre - le poème *Tesoretto* (1263-1266)³⁰ - qui incarne d'une manière curieuse ses idées concernant les limites que la littérature ne doit pas dépasser. Le début de ce poème allégorique (un tiers approximativement) s'oppose, à la première vue, à la conclusion que nous avons faite: le héros du poème rencontre Nature et il écoute son récit consacré à l'univers. Cependant, il faut faire attention au caractère limité de la thématique du récit : il concerne principalement l'histoire sainte. Il est révélateur que Nature annonce dès le début : elle n'est pas capable de découvrir à l'héros tous ses secrets sous la forme-vers, mais elle le fera plus tard et en prose :

Ma perciò che la rima
Si stringe a una lima
Di concordar parole
Come la rima vuole,
Si che molte fiate
Le parole rimate
Ascondon la sentenza

E mutan la 'ntendenza,
Quando vorrò trattare
Di cose che rimare
Tenesse oscuritate,
Con bella brevetate
Ti parlerò per prosa,
E disporrò la cosa
Parlandoti in volgare,
Che tu intende ed apare
(v.453-468)³¹.

A peine la Nature commence à parler des phénomènes célestes - des étoiles, du soleil et du firmament - elle se coupe la parole, tout en promettant à l'héros une continuation en prose ; tel doit être, par exemple, son récit consacré au ciel : « Ma non sarà pe-rima,/ com' scritto di prima/ ma per piano volgare/ ti fie detto l'affare/ e mostrato in aperto,/ che ne sarai ben certo » (v.950-955)³². La théologie, elle aussi, est en dehors du poème : après avoir parlé du Dieu « un peu », la Nature évite des questions théologiques en renvoyant le héros à la doctrine de l'église³³. Brunet, quant à lui, est atteint de la maladie de la prudence que souffre sa préceptrice : il annonce au destinataire du poème qu'il a vu des animaux divers, mais il refuse d'en parler longuement, en lui promettant de nouveau un récit en prose³⁴. Lorsque Brunet accède enfin à l'Olympe où il espère étudier les arts libéraux, il proclame : « E qui lascio la rima... »³⁵. Sa question au roi Ptolémée concernant les quatre éléments est encore formulée en vers ; portant la réponse est absente et le poème finit brusquement. Il n'est pas terminé, mais peut-être il ne devrait pas être beaucoup plus long. Il n'est pas exclu que le poème soit conçu comme une sorte d'introduction à un ouvrage en prose contenant des récits plus développés des phénomènes naturels. Ainsi, le contenu scientifique du *Tesoretto* est considérablement appauvri, en comparaison de l'encyclopédie en prose française, aussi bien que de l'ouvrage futur en prose italienne auquel Brunet fait allusion. Les divergences de contenu entre les ouvrages en prose et en vers sur le même sujet sont fréquentes dans la littérature médiévale : ceux en prose sont souvent plus complexes, ceux en vers - plus simples ; les premiers sont destinées à un lecteur plus instruit, en comparaison des seconds.

Cependant, le *Tesoretto* et l'oeuvre en prose à laquelle Brunet fait allusion, sont destinés au même lecteur. Par conséquent, leur différence n'est pas due aux facteurs sociaux, mais bien à la non-coïncidence entre les domaines des sciences et de la poésie : Brunet affirme que la théologie et les sciences de la nature ne rentrent pas dans le cadre du poème, il est impossible d'en parler en vers.

La réserve de Brunet dans l'explication des phénomènes naturels est compensée par deux enseignements moraux qui forment la partie centrale du *Tesoretto*. Le premier est l'enseignement adressé à un certain chevalier, probablement, au destinataire du poème. Brunet et le chevalier écoutent la leçon de la morale, indispensable au seigneur noble, que leur donnent des vertus personnifiées. L'éthique chevalresque est complétée ensuite par l'éthique chrétienne - l'énumération des péchés qu'il faut éviter. Ainsi, au centre du poème se trouvent les questions de l'éthique et de la politique - celles qui concernent le comportement moral de l'homme et la manière de gouverner les autres; les sciences théoriques, en particulier, la théologie et l'astronomie en sont bannies.

Ainsi, nous pouvons constater qu'il existe un rapport entre la place qu'Isidore et Brunet accordent aux arts de langage dans leurs encyclopédies et les traditions littéraires qui les nourrissent. L'image de la littérature qui transparaît dans le *Tresor* de Brunet s'est formée sous l'influence des poèmes didactiques proveçaux largement connus en Italie de son temps; Brunet ne fait que présenter cette tradition littéraire comme une norme. De plus, la réalité sociale de son époque exerce, probablement, l'influence sur sa vision de la rhétorique et de la poésie. Il n'est pas exclu qu'en subordonnant la rhétorique (et la poésie qui lui est liée) à la politique, Brunet s'appuie non seulement sur l'*Éthique* d'Aristote, mais aussi sur sa propre expérience. Les jongleurs (autrement dit, les poètes) occupent une position inférieure à la cour italienne; ils personnifient, pour ainsi dire, la rhétorique qui est au service de la politique. Toutefois, le fait que Brunet oppose les sciences aux langages sociaux, semble un pas vers la vision de la littérature comme domaine autonome.

Notes

¹ Voir en particulier : J.Mariétan, *Problème de la classification des sciences d'Aristote à Saint Thomas*, Saint-Maurice-Paris, 1901 ; M.Grabmann, *Geschichte der scholastischen Methode*, t.2 : *Die scholastischen Methode im XII und beginnenden XIII Jahrhundert*, Graz, 1957, surtout p.28-59 ; G.Dahan, « Notes et textes sur la poétique au Moyen Age », dans *Archives doctrinales et littéraires du Moyen Age*, t.47, Paris, 1981, p.171-239. Pour la revue des arts poétiques en Italie et en France du XVe siècle voir : *Poétique de la Renaissance. Le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVIe siècle*, Genève, 2001, p.3-47. Voir, de plus : Ch.Meier, « Cosmos politicus : der Funktionswandel der Enzyklopädie bei Brunetto Latini », dans *Frümittelalterliche Studien*, t.22, 1988, p.336 : Ch.Meier cite des commentaires médiévaux où la poésie d'Horace, de Virgile et d'Ovide est considérée comme une partie de l'éthique. Plusieurs auteurs des XIIIe-XVe siècles font ressortir les liens entre la poésie et les sciences. Ainsi, selon Roger Bacon, par exemple, le poète recourt, au moment de la création, à l'éthique, à la rhétorique et à la musique (*Opus tertium*, cap.64, dans *Fr.Rogeri Baconi opera quaedam hactenus inedita*, éd. J.S.Brewer, v.I, London, 1859, p.266). Chez Guillaume Molinier, dans *Las Leys d'Amors*, la poésie se soumet à la rhétorique et à l'éthique (*Las Leys d'Amors, manuscrit de l'Académie des jeux floraux*, éd. J.Anglade, t.I, Toulouse, 1919, p.82). Ce sont surtout des auteurs de l'époque de la scolastique, semble-t-il, qui distinguent des liens multiples de la poésie avec des sciences diverses, puisqu'ils opposent le contenu, la forme et le but d'une oeuvre.

² *Des arts et disciplines du trivium*, dans PL, t.70 ; voir : J.Mariétan, op. cit., p.77-90.

³ J.Mariétan, op. cit., p.95 ; J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, t.I, p.231-232 ; G.Dahan, art. cit., p.176, note 23.

⁴ « Il existe trois espèces de philosophie. L'une est naturelle, que les Grecs appelaient « physica » ; elle consiste dans l'étude de la nature. L'autre est morale, appelée en grec « ethica », elle étudie les moeurs. La troisième est rationnelle, désignée par le mot grec « logica » ; cette dernière discute comment trouver la vérité en étudiant les causes des phénomènes et des moeurs. Le domaine de la physique est de faire comprendre les choses, l'éthique est nécessaire pour vivre suivant un ordre établi, tandis que la logique nous apprend la manière de connaître ». Pour le texte latin voir : *Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive originum libri XX*, éd. W.M.Lindsay, v.1, Oxford, 1911. Nous suivons la version électronique de cette édition : <http://freespace.virgin.net/angus.graham/Isidor.htm>.

⁵ « Philosophia [...] duabus ex rebus constare videtur, scientia et opinione. Scientia est, cum res aliqua certa ratione percipitur; opinatio autem, cum adhuc incerta res latet et nulla ratione firma videtur, utputa sol utrumne tantus quantus videtur, an maior sit quam omnis terra: item luna globosa sit an concava, et stellae utrumne adhaereant caelo, an per aerem libero cursu ferantur: caelum ipsum qua magnitudine, qua materia constat: utrum quietum sit et immobile, an incredibili celeritate volvatur: quanta sit terrae crassitudo...» (op. cit.).

⁶ « Logica appellatur, in qua disputatur quemadmodum in rerum causis vel vitae moribus veritas ipsa quaeratur » (op. cit.).

⁷ « Platon a joint la logique, autrement dit la connaissance rationnelle [à deux espèces de la philosophie mentionnées plus haut - L.E.], en la divisant en dialectique et rhétorique ; après avoir discuté les causes des tous les phénomènes et des mœurs, il a compris leur essence, grâce à la logique ». Pour la dialectique isidorienne voir : J.Fontaine, op. cit., p.618 : « La première formule, qui donne pour la fin à la dialectique la recherche des « causes de toutes choses », établit un lien direct entre la dialectique et la physique : elle voit dans la première discipline une méthode au service de la seconde. Elle rompt ainsi avec la conception cicéronienne qui voyait en elle une technique auxiliaire de l'éloquence. [...] la définition isidorienne est plus fidèle à l'esprit d'Aristote. Elle considère la dialectique comme un « organon » de la connaissance ; elle se rapproche par là de la conception qu'admettaient encore les commentateurs tardifs du Stagirite ». Cependant, dans le chapitre consacré à la rhétorique et à la dialectique, Isidore, à la suite de Cicéron, cite une définition plus étroite de cette dernière qui est « l'art de bien raisonner et de distinguer la vérité et le mensonge » (J.Fontaine, op. cit., p.620-621). J.Fontaine signale la source de cette définition (Cic. De Orat., lib.II, 38, 157).

⁸ « Rhetorica est bene dicendi scientia in civilibus quaestionibus, [eloquentia copia] ad persuadendum iusta et bona » (lib.II, 1 ; « La rhétorique est la science qui apprend à parler bien en discutant des questions civiles, l'éloquence abondante qui sert à persuader les autres de ce qui est légitime et de ce qui est bien ») . « Orator est igitur vir bonus, dicendi peritus » (lib.II, 3 ; « L'orateur est donc un homme honnête, expert dans l'art de parler »). Voir : J.Fontaine, op. cit., p.232-233.

⁹ J.Fontaine, op. cit., p.735-889, surtout p.743-744. Voir, en particulier, les chapitres suivants du *De natura rerum* : cap.30 « De fulminibus » (« Des foudres ») ; 36 « De ventis » (« Des vents ») ; 39 « De pestilentia » (« De l'épidémie ») ; 43 « De Nilo » (« Du Nil ») ; 46 « De terraemotu » (« Du tremblement de la terre »).

¹⁰ « Ainsi, quelques détours que tu cherches pour échapper à l'évidence, tu es obligé enfin de reconnaître que la matière renferme du vide. A ces arguments je pourrais en joindre beaucoup d'autres, qui donneraient un nouveau poids à mes paroles ; mais il suffit de quelques traces légères pour acheminer ton esprit pénétrant à la connaissance du reste. Car, de même que les chiens, une fois sur la piste, découvrent avec leurs narines les retraites où les hôtes errants des montagnes dorment sous la feuillée qui les cache, de même tu pourras seul et de toi-même courir de découvertes en découvertes, forcer la nature dans ses mystérieux asiles, et en arracher la vérité ». Nous citons la traduction française de M.Nisard (Paris, 1857) publiée sur le site : <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/LUCR/I.html#vide>. Cf. aussi les passages suivants du poème : II, v.522-532 ; III, v.177-181 ; III, v.665-669 ; V, v.155, etc.

¹¹ Pour le rôle de la rhétorique dans le système philosophique de Brunet Latin voir, en particulier : J.F.Carmody, « Introduction », dans : *Li Livres dou Tresor de Brunetto Latini*, éd. J.F.Carmody, Berkely, Los Angeles, 1948 ; Ch.Meyer, art. cit., p.315-356 ; P.G.Beltrami, « Tre schede sul Tresor », dans *Annali della Scuola normale superiore di Pisa, Classe di lettere e filosofia*, serie III, v.23, 1993, p.115-190 ; Ch.Connochie-Bourgne, « 'Theorique' et 'Théologie' dans le Tresor de Brunet Latin », dans *Le Divin. Discours encyclopédiques. Actes du colloque de Mortagne-au-Perche (3-4 avril 1993)*, éd. D.Hue, Caen, 1994, p.125-137.

¹² J.-C.Mühlethaler, « Un poète et son art face à la postérité : lecture des deux ballades de Deschamps pour la mort de Machault », dans *Studi francesi*, t.99, 1989, p.387-410.

¹³ *Li Livres dou Tresor de Brunetto Latini*, op. cit., p.18 (« la nature de toutes choses célestes et terrestres »).

¹⁴ Op. cit., p.21.

¹⁵ « ki nous enseigne prover nos dis et nos paroles, par tele raison et par teus argumens ki donent foi as paroles ke nous avons dites, si k'eles samblent voires et provables a estres voires » (op. cit. ; « elle [la dialectique - L.E.] nous apprend à prouver nos propos et nos paroles par tels raisons et arguments qui font croire à ce que nous avons dit, de manière que nos propos semblent dire la vérité et que cela puisse être prouvé »). D'autre part, la dialectique fait partie de la connaissance rationnelle (« logique ») destinée à « prover et moustrer raison pour quoi on doit les unes choses faire et les autres non » (op. cit., p.22 ; « à prouver et expliquer pourquoi on doit faire telle chose et telle autre ne pas faire »).

¹⁶ PL, v.176, lib.I, cap.II ; XII-XIII ; XXIX. Voir, en particulier, J.Mariétan, op. cit., p.130-141.

¹⁷ C. Marchesi, « Il compendio volgare dell'Etica aristotelica e le fonti di VI libro del *Tresor* », dans *Giornale storico della Letteratura Italiana*, t.42, 1903, p.1-74.

¹⁸ Cf. les chapitres suivants du *Tresor* : « De gouvernemens de cités », p.176 (« Du gouvernement des cités »); « De III manieres de bien », p.178 (« Des trois catégories du bien »); « Ci fenist le livre Aristotle et commence les enseignemens des vices et des vertus », p.224 (« Ici se termine le livre d'Aristote et commencent les enseignemens des vices et des vertus »).

¹⁹ Nous citons la traduction de J.P. Charpentier et E. Grelou, dans *L'Invention*, Paris, 1833, p.17-19.

²⁰ Op. cit., p.322-323 (« Tous ces débats appartiennent à la rhétorique [...] ; ce qui ne peut pas être dit des fables et des récits du mouvement de la mer, des dimensions de la terre et de la course des étoiles »).

²¹ Op. cit., p.322 (« la commune manière de parler propre aux hommes qui n'ont aucune finesse et ne maîtrisent aucun art est loin de nous ; c'est la façon de parler du menu peuple et des femmes ignorantes, incapables de s'occuper des affaires de l'Etat »).

²² Op. cit., p.319 (« les fables et les histoires anciennes »).

²³ Op. cit., p.328 (« une histoire vieille et exploitée par d'autres »). Cf., par exemple, les préceptes de Matthieu de Vedôme : « materia [...] ab aliquo poeta primitus exsecuta » (« le sujet [...] exploité avant par un poète ») : *Ars versificatoria*, dans E. Faral, *Les arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle*, Genève, Slatkine, 1982, p.180.

²⁴ Op. cit., p.331.

²⁵ Op. cit., p.322.

²⁶ Op. cit., p.319-320 (« Tout ce que l'on prononce, après une réflexion, tout ce que l'on écrit dans les lettres pour persuader, ou bien pour louer, blâmer et tenir conseil des affaires ou des sujets qui nécessitent un débat - tout cela appartient à la rhétorique. Mais tout ce qui se dit sans art, c'est-à-dire, tout ce qui n'est pas orné de nobles paroles et ne contient pas des sentences graves et profitables, aussi bien que d'autres choses que nous avons déjà mentionnées - tout cela est en dehors de la rhétorique et ne se soumet pas à ses règles »).

²⁷ *Dictionnaire du moyen français* en ligne : <http://www.atilf.fr/blmf/>

²⁸ F. Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IXe au XVe siècle*, t.2, Paris, 1902, p.262: « par contencion : à l'envi, en rivalisant d'ardeur ».

²⁹ *Poesie provenzali storiche relative all'Italia*. A cura di V. De Bartholomaeis, v.1-2, Roma, 1931. Cf., en particulier, les tons dont les auteurs adressent des « conseils » à leurs destinataires: Rambaldo di Vaqueiras : « Conseil don a l'Emperador [...] / Al Marescal voil retraire / Mon conseil, qu'es leials e bos » (t.1, p.109-114 ; « Je donne le conseil à l'empereur [...] / Je veux donner mon conseil loyal et bon / Au Maréchal ») ; Falchetto di Romans : « Per qu'eu li vueil cosselhar » (t.2, p.6 ; « C'est pourquoi je veux lui [à Frédéric II -L.E.] conseiller »).

³⁰ Nous suivons la version d'internet de Giuseppe Bonghi (1996-1998) : <http://www.classicalitaliani.it/index048.htm>.

³¹ « Mais puisque le vers / Me menace avec un couteau et me force / A marier et accorder les paroles / Comme le demande la rime / Et plusieurs fois / Les paroles rimées / Obscurcissent le sens / Et faussent mon dessein, / Lorsque je voudrai discuter / Des choses qui sont restées obscures à cause des rimes, / Je te parlerai en prose / Brièvement et bellement, / Dans une langue vulgaire / Que tu entends et comprends. / Telle sera mon oeuvre ».

³² « Il ne sera pas en vers, / Comme j'écrivais auparavant. / Il sera écrit dans une langue vulgaire, bien clairement. / Ainsi, tout te sera dit / Et montré ouvertement / De sorte que tu n'aies pas de doute ».

³³ Op. cit., v.928-955.

³⁴ Op. cit., v.1105-1128.

³⁵ Op. cit., v.2900 (« Et ici je cesse de composer les vers... »).

Bibliographie

Baur, L. 1903. « Die philosophische Einleitungsliteratur bis zum Ende der Scholastik », dans Dominicus Gundissalinus, *De divisione philosophiae*, Münster : Aschendorffschen Buchhandlung. pp.316-397.

Beltrami, PG. 1993. « Tre schede sul Tesoro », dans *Annali della Scuola normale superiore di Pisa, Classe di lettere e filosofia*. serie III. v.23. pp.115-190.

Cerquiglini-Toulet. 2004. « La poétique au Moyen Age : entre rhétorique et théologie », dans *Centaure. Studia classica et mediaevalia*. Russie : Université des sciences humaines de la (Actes du colloque international, Moscou, 2-4 sept.: « Les études comparées de la poésie européenne à la fin du Moyen Age. La poétique et les poétiques »), n°2, Moscou, p.194-205.

Curtius, E.R. 1986. *La littérature européenne et le Moyen Age latin*. tr.J.Bréjoux. Paris : PUF. (1^e édition, en allemand - 1948).

Dahan, G. 1981. « Notes et textes sur la poétique au Moyen Age », dans *Archives doctrinales et littéraires du Moyen Age*. Paris. t.47. pp.171-239.

Fontaine, J. 1983. *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris : Etudes augustinienne. 2^e édition revue et corrigée. 3 vol. (1^e édition - 1959 ; 2 vols).

Galland-Hallyn, P., Hallyn, F. (eds). 2001. *Poétique de la Renaissance. Le modèle italien, le monde franco-bourguignon et leur héritage en France au XVI^e siècle*, Genève : Droz.

Gilson, E. 1976. *La philosophie au Moyen Age des origines patristiques à la fin du XIV^e siècle*. Paris : Payot. 2 vols. (1^e édition - 1947).

Grabmann, M. 1957. *Die Geschichte der scholastischen Methode*, Graz: Akademische Druck.(1^ee édition - 1911), 2 vols.

Meier, Ch. 1988. « Cosmos politicus : der Funktionswandel der Enzyklopädie bei Brunetto Latini », *Frümittelalterliche Studien*. t.22, pp.315-356

Mühlethaler, J-C. 1997. « De Guillaume de Machaut aux rhétoriciens: à la recherche d'un Parnasse français », dans *Histoire des poétiques*. sous la dir. J.Bessière, E.Kushner, R.Mortier, J.Weisberger, Paris : PUF, pp.85-101.

Mühlethaler, J-C. 2005. « Poétiques de la 'maîtrise' en France et en Italie. Réflexions sur les enjeux du lyrisme à la fin du Moyen Age ». Moscou : *Centaure. Studia classica et mediaevalia*. Université des sciences humaines de la Russie. n°2. pp.206-228 (Actes du colloque international, Moscou, 2-4 sept. 2004 : « Les études comparées de la poésie européenne à la fin du Moyen Age. La poétique et les poétiques »).

Murphy, J.J. 1974. *Rhetoric in the Middle Ages. A History of Rhetorical Theory from St. Augustine to the Renaissance*. Berkeley: University of California Press.

Profil de l'auteur

L.Evdokimova travaille dans le Département des littératures classiques de l'Europe Occidentale de l'Institut de littérature mondiale de l'Académie des sciences de Russie ; elle est docteur ès lettres, directeur de recherches. L.Evdokimova a fait ses études à l'Institut français de la faculté des lettres de l'Université Lomonosov de Moscou, puis à l'école doctorale de l'Institut des littératures de l'Europe Occidentale, à la même faculté. En 1980, elle soutient sa première thèse *La comédie française de la seconde moitié du XVI^e siècle et les traditions du théâtre populaire* à l'Université Lomonosov. Ensuite, en 1998, elle soutient sa thèse de doctorat à l'Université Paris-Sorbonne/ Paris-IV (*Livre et roman. L'opposition de la forme-vers et de la forme-prose au XIII^e siècle*) et l'année suivante - sa thèse de doctorat ès lettres *Aux origines de la prose française. La forme-vers et la forme-prose au XIII^e siècle*, à l'Institut de littérature mondiale de Moscou.

L.Evdokimova est membre de *Association Internationale pour l'Etude du Moyen Français*. L.Evdokimova se spécialise dans l'étude de la littérature française des XIIIe-XVe siècle, elle est auteur des deux livres et de nombreux articles publiés en russe et en français. A l'Institut de littérature mondiale, elle dirige des projets consacrés aux littératures médiévales de l'Europe Occidentale. Durant les dernières années, L.Evdokimova effectue des recherches sur l'opposition de la forme-vers et de la forme-prose, la théorie et la pratique de la traduction médiévale, les arts poétiques de la fin du Moyen Age (la place de l'art poétique dans le système de la philosophie médiévale et l'évolution de la vision de la poésie ; les concepts essentiels des arts poétiques ; des mentions directes ou indirectes des concepts des arts poétiques qu'on trouve dans les oeuvres littéraires).